

CRITICAL NOTICES

Sémantique et pragmatique: quelques remarques sur leur articulation

Jean-Luc PETIT

L'importance d'un livre (*) tient autant aux contributions positives qu'il apporte à certains domaines théoriques qu'à la portée des questions qu'il soulève. La théorie du dialogue est un secteur récent de la recherche logique et linguistique: il serait prématuré d'en attendre des résultats tangibles immédiats. En cette phase, les réflexions méta-théoriques sont aussi essentielles que l'enquête empirique; parce que l'esquisse d'une approche préférentielle, la caractérisation de l'attitude d'ensemble qu'il convient d'adopter à l'égard de l'objet, ne peuvent qu'aider à la stabilisation du terrain de l'enquête. Ce n'est pas un des moindres mérites de l'ouvrage de F. Jacques que d'ouvrir – plus nettement encore que ne le faisaient ses *Dialogiques I* – par delà les essais de théorisation qu'on a faits de divers côtés, sur une philosophie du langage au sens strict, avec ses prolongements éthiques, métaphysiques, et même théologiques.

Certes, vu l'orientation toujours plus intra-théorique des travaux actuels, cet effort pour "prendre de la hauteur" par rapport au détail des élaborations conceptuelles des théoriciens pourra facilement prêter à malentendu. Certains pourront être enclins à demander à l'auteur qu'il "passe aux actes", et qu'il jette les bases d'une nouvelle théorie de la communication; d'autres, qu'il trace un nouveau programme pour la recherche déjà en cours. Les chapitres VI, VII, XI, respectivement, sur la logique épistémique, la logique des questions, et le problème de la controverse scientifique, commenceront à satisfaire les premiers; les chapitres IV et VIII retiendront l'attention des seconds.

Mais ce qui mobilise F. Jacques est certainement aussi la dénonciation d'un certain solipsisme, qu'il impute à la tradition philosophique, et l'appel à une approche communicationnelle de la personne avec ses incidences

(*) Francis JACQUES, *L'Espace logique de l'interlocution*, Paris P.U.F. 1985, Coll. Philosophie d'aujourd'hui, index rerum et nominum, bibl., 640 p.

éthiques, approche fondée sur une métaphysique et parallèlement sur une théologie de la relation interpersonnelle ⁽¹⁾. Y a-t-il lieu qu'on s'en étonne? Dans la situation de conflit des paradigmes où se trouvent les sciences du langage, ce serait plutôt une preuve de la perspicacité de F. Jacques, que d'avoir repéré la trace d'une même contrainte paradigmatique inconsciente dans les principaux modèles contemporains pour la communication, aussi opposés qu'ils soient, à première vue. Si son diagnostic est fondé, on conviendra qu'une erreur qui remonte au moins à Platon peut représenter un obstacle épistémologique qu'on ne saurait surestimer pour la compréhension du dialogue :

“Loin d'exposer l'essence dialogante de la pensée, — nous assure F. Jacques (p. 163) — Platon construit le premier modèle monologique du dialogue spéculatif.” Et il note qu’“il paraît assez paradoxal qu'on ait affaibli si longtemps la portée philosophique du dialogue, en lui assignant des conditions de possibilité, somme toute, non dialogiques” (p. 78).

Si, sur la nature du dialogue, même la leçon de Platon ne peut être retenue à l'âge du déclin des discours universalistes, alors que dira-t-on de nos modestes théoriciens de la communication? Dans un tel état de choses, à erreur générale et massive, révision déchirante : seul un changement radical de l'approche du dialogue sera de taille à faire sauter les blocages à la compréhension de celui-ci. C'est bien quelque chose de cette ampleur que propose F. Jacques. Refusant le positivisme, qui sépare la question éthique de la personne et la question théorique des mécanismes du dialogue, il invite à la fois les théoriciens et les simples utilisateurs du langage à réinterpréter autrement le dialogue, en y découvrant une promotion éthique des interlocuteurs, qui, d'individus, s'y accomplissent comme personnes.

Ce qui ne veut pas dire qu'on perde de vue les problèmes élémentaires. Ainsi : comment différencier les *dialogues* des *monologues*? On pourrait penser que les formes empiriques attestées dans la communication sont encore le meilleur guide. Pour F. Jacques, cette façon de déterminer l'essence du dialogue à partir de “corpus imbéciles” (p. 131), passe à côté de l'essentiel, qui est souvent implicite. Il y a un “dialogisme” implicite en certains discours de forme non dialoguée, comme un “monologisme” implicite en certains discours de forme dialoguée. Car la différence entre

(1) Voir son *Différence et subjectivité*, Paris Aubier Flammarion 1982, chap. II, § 2.

le dialogue encore monologique et le dialogue réellement dialogique, ne tient pas seulement à l'existence de certaines *marques empiriques* dans les énoncés. Aussi bien, si quelque chose comme une marque d'authenticité interlocutive existait, le faux dialogue, en se l'appropriant, se rendrait indistinguable du vrai.

Le dialogisme n'est pas non plus une norme a priori, qui s'imposerait à la communication, l'orientant, p. ex., vers une issue positive. Aucune norme ne s'impose a priori à la communication, parce que la communication ne saurait être rendue conforme à une telle norme, sans que les interlocuteurs ne se la soient communiquée auparavant. Seul un préjugé optimiste de type habermasien, étranger à F. Jacques, peut faire maintenir, en dépit de l'expérience, que toute communication s'oriente en droit vers une issue favorable.

Le dialogisme est défini par F. Jacques (p. 181) comme une propriété du discours. Mais cette propriété est la marque d'une relation interlocutive, qui exige de la part des interlocuteurs une compétence communicative, plus ou moins complètement exercée. Le dialogisme doit donc être conçu par rapport à une aptitude de l'*homo communicans*, que celui-ci, par principe, possède; aptitude de communiquer avec absolument n'importe qui, sans être limité par aucune frontière, qu'elle soit de caractère individuel ou collectif (culture, langue, sexe, classe d'âge, niveau de connaissances, rapport de forces, etc.). Un sens n'est pas communicable tant que les interlocuteurs se retranchent derrière des frontières, et ne vont pas se rencontrer sur un terrain commun. S'il y a du sens, argumente-t-il, c'est que la séparation n'est pas absolue, — que l'absolu est la Relation.

En supposant une telle aptitude, à quoi la rattacher? Aucune structure empirique ne peut fournir un fondement rationnel à la communication, sans, en même temps, lui fixer les bornes d'un domaine spécifique, qui, généralement, s'arrêtent bien en deçà de nos capacités réelles de communiquer. Ce qu'on vérifie tous les jours. L'aporie est surmontée par F. Jacques, qui, par delà une analytique de notre aptitude à communiquer, dont il dégage les traits philosophiquement indispensables, n'hésite pas à enraciner cette aptitude dans une entité transcendante, qu'il place en position de fondement par rapport à toute la transaction entre les agents de la communication. Ceux-ci ne communiquent pas en se rapportant l'un à l'autre, sur la seule base de ce qu'ils sont, chacun de son côté. S'ils communiquent, c'est pas l'acte d'une Relation primordiale, qui les suscite comme personnes, et comme partenaires du dialogue, — tout en produisant cer-

tains effets dynamiques d'interaction verbale, ou de transgression sémantique, dans le processus du dialogue (p. 217).

Partant du *fait* de la communication et de l'exigence de communicabilité distinguée de la simple communicativité (p. 499), l'analyse de F. Jacques régresse vers une condition, qui lui apparaît comme devant être posée, pour que cette communication soit possible. De là, par une sorte de coup de force, qui ferme la bouche à tous ceux qui pourraient vouloir s'en tenir à la neutralité "analytique", traditionnelle en ce genre d'entreprise, il affirme que cette condition n'est pas simplement une contrainte formelle de notre langage, mais qu'elle exprime un principe ontologique. Une telle démarche n'est pas "transcendantale", au sens de l'idée critique – anti-métaphysique – qui motive, chez un Kant, notamment, la détermination des limites d'un champ de connaissances. On pourra, cependant, la qualifier de transcendantale en un autre sens, qu'on retrouve également chez Kant, ou chez Cassirer : au sens du système des principes métaphysiques de la communication par symboles. Mais cet aperçu sur les bases ontologiques de la région communication n'est pas séparable, chez F. Jacques, d'une critique des théories actuelles sur la signification.

L'affirmation du primat de la relation interlocutive par rapport aux termes de cette relation jette un doute sur toute théorie qui tendrait à autonomiser le discours d'un locuteur, en le traitant comme s'il était séparé de son interlocuteur. Ici, F. Jacques s'oppose à l'idée de l'autonomie de la signification des énoncés par rapport à leur contexte d'énonciation. Or, n'est-ce pas, précisément, l'idée autour de laquelle s'est constituée la Sémantique formelle du langage naturel ? Pour ce qui est de la notation idéographique du jugement, Frege, déjà, était parvenu à ancrer sa signification dans les choses elles-mêmes, en détachant cette signification, en tant que "Bedeutung" objective, de l'interaction du locuteur et de l'auditeur. Et c'est à l'ensemble du langage naturel que la Sémantique formelle a entrepris, dernièrement, d'appliquer le même programme.

D. Davidson a mis en usage la convention T de Tarski, comme critère d'autonomie pour la signification des énoncés en langue naturelle. D'après cette convention, qui consiste à admettre que "p" est vrai si, et seulement si p, la signification d'une phrase quelconque, énoncée par un locuteur, est définie par la seule donnée des conditions de vérité pour cette phrase. Dans cette mesure, l'énoncé ne signifierait rien d'autre que la liste de toutes les conditions objectives dans lesquelles il est tenu pour vrai par le locuteur. Le fait qu'il l'énonce étant la preuve qu'il le tient pour vrai. Ce

que signifie cet énoncé, on le dit en donnant une telle liste, c'est-à-dire en enregistrant les phrases qui sont vraies dans les conditions de l'énonciation. Strictement : en remplissant la partie droite de l'équivalence : “ ‘p’ est vrai, si, et seulement si —”, au moyen d'une conjonction de phrases qui soit équivalente à la phrase énoncée par le locuteur. Une théorie capable, en regard de chaque énoncé d'un locuteur, de générer un théorème conforme à la convention T équivaut — disent les sémanticiens — à une théorie de la signification. Elle donne ce qu'on peut attendre d'une telle théorie : la signification attribuée par un locuteur à chacune des phrases du langage qu'il parle, et elle donne cette signification dans les propres termes de ce langage. Dès lors, pour une telle théorie, les données initiales se réduisent à l'énoncé lui-même, accompagné seulement de la mention qu'il est accepté comme vrai *par le locuteur au moment de l'énonciation* (cette restriction est essentielle). Sur cette base, on ne saurait nier que la signification de l'énoncé ne puisse leur apparaître autrement que déterminée d'une manière indépendante du contexte particulier de son usage. Les sémanticiens en concluent que la convention T suffit à garantir l'autonomie de la signification par rapport à tout contexte plus étendu que la phrase elle-même. Le cas échéant, par rapport au contexte d'un dialogue, d'où on l'aurait extraite.

Appliqué au dialogue, leur argument pourrait être celui-ci. Inutile de faire mention des conditions de déroulement d'un tel dialogue, si ce qui est à déterminer, c'est ce que veut dire un énoncé qu'on a prélevé sur ce dialogue. N'a-t-il pas été convenu que cette signification est fixée *au plus juste* par les conditions de vérité de cet énoncé ? Conditions qui se lisent dans l'énoncé lui-même, lequel ne contient que cela. Dès ce moment, tout ce qui n'est pas strictement nécessaire à la donnée de la signification — ainsi entendue par convention, cette convention étant solidaire de l'interprétation du discours de l'autre — n'appartient simplement pas à la signification. On doit en effet, — insistent-ils — se garder de confondre la *donnée* de la signification, avec le processus au terme duquel cette signification se trouve fixée, entendant par “fixée” déterminée dans sa totalité, comme dans son détail. Il n'y a lieu de dire quelle est la signification d'un énoncé, que si cette signification est fixe, et complètement déterminée.

Or, ce que F. Jacques — philosophe de la communication — fait d'abord observer, c'est que la situation est différente en ce qui concerne le langage naturel. La Sémantique formelle ne recueille que les aspects ensemblistes, donc statiques, de la signification. Elle manque la signifiante elle-

même, c'est-à-dire la pratique interactionnelle, au sein de laquelle des interlocuteurs accomplissent le co-signifier grâce à diverses stratégies discursives et notamment ce que F. Jacques appelle "dialogue référentiel". Car, la référence des termes singuliers, l'extension des termes prédicatifs, et la valeur de vérité d'un énoncé ne sont jamais données d'avance, dans les faits. Déjà, dans le cas simple où la communication est à code conceptuel unique, elles sont à fixer d'un commun accord entre les interlocuteurs, qui ne se placent pas forcément d'emblée dans le même contexte, et qui ont donc d'abord à trouver un terrain commun, en confrontant leurs systèmes de croyances respectifs sur le monde, pour autant qu'ils ont quelque intérêt à se communiquer leurs pensées sur ce monde. Chaque locuteur se rapportant aux choses d'une certaine façon, qui constitue le *sens* de son énoncé, la communication ne réussit que dans la mesure où chacun fait en sorte d'employer les termes de son propre langage en un sens qui soit également celui de l'autre. Tant que cet ajustement des modes de rapport à l'objet du discours n'est pas réalisé, l'identification de cet objet demeure incertaine, la signification des énoncés de chacun n'est pas indiscutable, et leur évaluation par rapport aux états de choses est différée.

Un certain gradualisme est donc souhaitable dans la théorie de la signification. Rien ne sert de plaquer un modèle logique sur les langues naturelles. F. Jacques aménage pour celles-ci une conception de la référence, non plus comme fonction fixe de propositions à valeurs de vérité, ou d'expressions à objets, mais comme processus dynamique intéressant l'ensemble du contexte interactionnel. La référence se voit, alors, relativisée aux configurations transitoires de l'interaction des interlocuteurs. La fixation de cette référence, ainsi que la stabilisation de la valeur de vérité des énoncés dépend du fait que le dialogue emprunte la forme du "dialogue référentiel", forme de communication non antagonique, à but informatif désintéressé. Il faut que l'interaction entre les interlocuteurs manifeste cette configuration typique, pour que la communication passe d'un mode d'effectuation infra-normal au mode normal, où le discours peut prendre sa pleine signification par rapport aux choses. Mais, comme il remarque que tout discours ne comporte pas nécessairement une phase de dialogue, et que les stratégies discursives sont multiples, F. Jacques ne maintient sa thèse, en son intégralité, qu'au plan du *dialogisme*, qu'il suppose implicite à tout discours :

"Tout discours n'est certes pas dialogique, mais il n'est quelque peu *signifiant* qu'à la mesure où il est quelque peu dialogique, et il n'est pleine-

ment signifiant que s'il prétend avoir une *constitution dialogique*" (p. 182).

On ne manquera pas de saluer le courage de F. Jacques, qui prend tous les risques afin de sauvegarder l'idéal traditionnel de la remontée philosophique aux origines du sens, en se plaçant sur le terrain de l'analyse linguistique et sémantique, — terrain particulièrement hostile à ce genre d'entreprise. Il s'attaque à ce qui est peut-être l'aporie de toute remontée de la signification, comme *fonction*, au signifier, comme *acte*, — en l'occurrence, au co-signifier, comme pratique interactionnelle. Si référer aux choses doit être une action, abstraction faite de cette action de référer, la référence aux choses ne tient pas. Comment "tiendrait"-elle toute seule? Comment les signes signifieraient-ils, s'il n'y avait pas des gens qui s'en servent pour signifier avec? Si l'on supprime "le processus implicitement dialogique du discours" — qui est le cadre d'interaction où deux interlocuteurs se mettent à référer ensemble à quelque chose — "la capacité référentielle (de ce discours), pourrait bien disparaître avec lui", nous avertit F. Jacques (p. 259).

A cela, le logicien d'obédience frégéenne, se croyant dispensé de s'instruire des faits de langue qui pourraient contredire ses évidences, pourra bien répondre qu'en fait la référence ne devient *opératoire* qu'à partir du moment où l'éventuel processus dialogique a atteint son terme, et, ce terme atteint, s'est *arrêté*. C'est le genre d'objection qui est prévisible, du moment qu'on a récupéré les aspects interlocutifs délibérément écartés par Frege dans sa théorie du jugement, afin de procurer à ce jugement un "Sinn" complet, et que l'on s'efforce de réintroduire ce que F. Jacques appelle le "dialogisme" dans l'appareil référentiel du discours. Pas de référence sans quelque référenciation active. Mais, tant qu'on en reste à cette activité de référenciation, on n'a pas encore la référence. Or, pourrait faire remarquer le sémanticien, que contient donc l'activité de référenciation, si ce n'est la fixation de ce qui doit bien, au bout du compte, apparaître comme la référence d'une expression linguistique, quoi qu'il en soit de l'acte de référenciation qui est supposé la traverser?

Maintenant, que vaut cette objection, au regard de la science du langage naturel? On peut douter de sa pertinence hors du cadre idéal d'une théorie de la référence des termes logiques. Mais supposons-la pertinente: l'auteur n'est pas sans l'avoir prévue jusqu'à un certain point, et donne l'idée de la réponse aux p. 257-258, et dans les notes n° 15 et 20, p. 598. Il suggère qu'une Sémantique modale des mondes possibles, compatibles avec les attitudes propositionnelles de croyance des interlocuteurs d'un

dialogue référentiel, pourrait procurer un modèle approché de la “confrontation épistémique”, qui se poursuit au cours d’un dialogue, et expliquer comment quelque chose comme une croyance commune peut s’édifier sur la base d’un “bilan des mondes possibles” pour les deux participants. A son sens, l’issue est du côté d’une théorie de la vérité, non absolue, comme telle de Tarski, mais relativisée à un modèle comme on voit dans la logique épistémique de Hintikka, articulée à une théorie de l’usage.

On conviendra qu’il serait assez vain de réactiver le dynamisme formateur du contexte interactionnel, si l’on ne devait en tirer qu’une vague enveloppe pragmatique pour un noyau dur, qui resterait la Sémantique de la référence, sous sa présentation classique non modifiée, faute d’autre alternative. Mais la situation n’est pas figée. Après qu’ils aient, en un premier temps, fait “abstraction des propriétés pragmatiques du langage”, l’auteur observe que les logiciens ont “de moins en moins de raisons aujourd’hui de soustraire la dimension pragmatique à l’analyse formelle”. Aussi F. Jacques ne s’en tient-il pas, quant à lui, à une pragmatique décorative : il ambitionne une pragmatique du dialogue qui réintégrerait en son sein la sémantique de l’énoncé, et se subordonnerait cette théorie sémantique. Option radicale, qui le conduit à attaquer la limitation de la perspective sémantique à l’énoncé, à nier que cet énoncé contienne en lui toutes les conditions de sa signification, et à relativiser cet énoncé, comme simple *fragment discursif*, qui dépend, pour son sens et sa signification, du contexte de communication où il est prélevé.

L’audace de ce renversement de perspective n’échappera à personne. Ce qui est plus délicat, c’est de ne pas se méprendre sur ses implications théoriques. Certaines de ses affirmations, d’allure hypercritique, suggérant l’existence d’une sorte de conspiration, où la logique se serait compromise avec les tendances monologiques, attribuées par F. Jacques au discours dominant notre culture, pourraient laisser croire que le but de l’auteur est de dépasser complètement l’analyse sémantique des logiciens. Dans cette hypothèse, la notion de “dialogue référentiel”, en articulant les conditions de vérité des énoncés avec les conditions de succès des énonciations correspondantes, et plus généralement, de stratégie discursive à fonction référentielle, définirait une théorie plus intégrative de la référence. De sorte qu’à la limite, il serait *toujours* arbitraire d’arrêter ce dialogue sur une assertion isolée, comme on fait quand on questionne la signification d’une telle assertion. Il y aurait de la signification, mais à condition qu’à aucun moment on ne demande ce que *cela* signifie ! Comme frag-

ment discursif, un énoncé déclaratif courrait toujours un risque, pour l'intégrité de son sens et de sa signification, à être détaché de son contexte de discours, puisqu'il cesserait aussitôt de s'alimenter au dialogisme, qui sous-tend ce sens et cette signification. Dans la langue naturelle il n'existerait, à la rigueur, même pas d'assertion – d'énoncé déclaratif à l'état pur –, puisque toute assertion devrait, selon F. Jacques, inclure dans sa structure profonde un opérateur d'attitude propositionnelle portant la trace de sa constitution dans un échange de propos dialogué, et rattachant cette "assertion" au contexte d'un tel échange. ("p" signifierait, en réalité: "Je te dis que je crois que p".)

La discussion approfondie de cette interprétation maximaliste de la thèse de F. Jacques sort du cadre de notre propos, parce qu'elle exigerait une confrontation du schéma conceptuel mis en place dans les *Dialogiques I* avec les possibilités d'une sémantique (non classique) des attitudes propositionnelles. Quelques interrogations seulement. De prime abord: s'il est vrai qu'il n'y a aucune circularité à inclure un énoncé dans un contexte interlocutif plus étendu que lui, on n'échapperait pas au cercle vicieux si l'on affirmait, pour *tout énoncé p*, qu'il contient en lui des attitudes propositionnelles incluant *p* lui-même, par exemple dans la formule (i): "p si et seulement si je te déclare croire p". A propos de (i), que F. Jacques ne formule d'ailleurs pas, ses textes permettent de préciser 1) qu'à tout prendre, le caractère paradoxal disparaît en marquant l'*oratio obliqua* par des guillemets sur la seconde occurrence de *p*; 2) que *p* sert de contenu propositionnel à une modalité épistémique (croire) en même temps qu'à un acte de langage eu égard à un interlocuteur (je te déclare); formellement, le référentiel de *p* s'entend à un moment précis de la confrontation (2), ce que ne révèle pas la formule (i) par elle-même; 3) que surtout l'énoncé en contexte dont on veut expliciter la structure logique, reste distinct de sa partie propre, le contenu propositionnel *p*. En sorte que la formule (i) est inadéquate. Mieux vaudrait partir d'une construction en abyme caractéristique des langues naturelles en leur autoréflexivité constitutive, construction évoquée plusieurs fois par Benveniste. Approximativement: "je suis chauve" signifie "celui qui est chauve est celui qui le dit" (3).

Plus largement. La volonté de subordonner le sémantique au pragmatique, irréprochable comme perspective à long terme – le pragmatique,

(²) Cf. *L'Espace logique de l'interlocution*, op. cit., pp. 262-3 et 240-é.

(³) *Dialogiques I*, Paris P.U.F. 1979, Deuxième Recherche, § 4.

c'est le tout de l'acte de langage – ne s'exprime-t-elle pas de manière intempestive, quand elle fait peser sur ce qui existe actuellement en matière de théorie pragmatique (non extensionaliste) une charge que cette théorie n'est pas encore en état de soutenir : définir la signification, fixer la référence d'un énoncé déclaratif, en n'y employant d'autres moyens que ceux d'une théorie du dialogue? J'entends : sans présupposer subrepticement la signification de cet énoncé qu'on réinsère dans le cadre de son dialogue d'origine, et en opérant effectivement, sous cette notion de dialogue, avec le concept d'un processus constituant la signification.

La réponse, sans doute, est que le philosophe n'est pas tenu de s'imposer d'en rester toujours au rythme de la science déjà faite. N'est-il pas dans son rôle – et F. Jacques l'assume pleinement – en déployant les dimensions oubliées par l'analyse : "il ne cesse d'anticiper sur ce que pourrait être le développement souhaitable de la théorie" (p. 32).

On pourrait aussi vouloir solliciter la pensée de F. Jacques – d'une manière également abusive – dans le sens d'un renversement de l'ordre habituel de l'analyse logique. Les théoriciens du langage ont d'abord mis en place une logique des énoncés déclaratifs (la logique ordinaire), et, sur la base de cette logique, ils abordent à présent une formalisation du dialogue, – plus particulièrement, du dialogue questions-réponses. Lorsque F. Jacques soutient qu'un énoncé isolé ne prend tout son sens qu'à l'intérieur du procès d'un dialogue, on peut en inférer⁽⁴⁾ qu'il veut dire qu'il faut *commencer* par une logique du dialogue pour, de là, revenir à la logique des fragments de dialogue, que sont les énoncés déclaratifs.

Notons que, même dans cette hypothèse extrême, F. Jacques ne manquerait pas de points d'appui. Bakhtine recommandait le même mouvement pour la linguistique dans les années trente. Searle fait actuellement effectuer le même mouvement à la logique illocutoire : la proposition apparaît comme le contenu propositionnel des actes de langage, et celui-ci dépend du contexte d'énonciation. Et cette théorie est en train d'accéder à l'étape de la formalisation, grâce à la contribution du logicien D. Vanderveken⁽⁵⁾. Il serait donc présomptueux de vouloir décider ici si la logique déclarative précède la théorie du dialogue, ou si la théorie du dialogue

⁽⁴⁾ comme l'a fait M. DASCAL, éditeur des actes du Colloque de Campinas (Brésil) d'août 81 sur le "Dialogue" : *Dialogue, An Interdisciplinary Approach*, J. Benjamins, Amsterdam, 1985, p. 6.

⁽⁵⁾ J. SEARLE & D. VANDERVEKEN, *Foundations of Illocutionary Logic*, Cambridge U.P., 1985, p. 32-33.

précède la logique déclarative. En logique, tout est permis. Ce qu'on peut faire observer, c'est que la seconde démarche n'est pas impossible en principe, — encore qu'il serait malaisé de s'y empêcher de présupposer que les énoncés composant un dialogue — puisqu'il doit bien être composé de quelque chose — ont eux-mêmes déjà une signification.

Il va de soi qu'une philosophie du dialogue doit donner satisfaction à nos exigences de compréhension les plus larges, qui procèdent à partir du contexte de communication pris dans toute son étendue, pour aborder seulement en un second temps — lorsque l'achoppement sur les difficultés l'impose — les abstractions et les découpages de la théorie (ex. la considération séparée des conditions de vérité d'énoncés hors contexte). Le philosophe remplit son contrat tant qu'il aide l'intuition à franchir le pas d'une saisie globale, mais confuse, à une vue analytique, qui renonce aux totalités pour s'assurer la maîtrise du détail, et, par là, descendre dans les mécanismes dont dépend l'explication. Rien de plus naturel, donc, que de reprendre le problème de la signification à partir du dialogue, et de focaliser progressivement l'attention sur les énoncés élémentaires, et la référence de leurs termes. — On le voit, F. Jacques ne cherche nullement à substituer une logique des questions à une logique déclarative (chap. VII), mais à éclairer le fonctionnement du processus de signifiante par une logique du dialogue, incluant une logique des questions. F. Jacques n'entre pas dans ces questions de priorité, qui interfèrent avec le rôle des théoriciens. Plus important pour lui est, par delà la logique des questions — qui ne saurait être qu'une théorie des *questions formelles* — de retrouver le sens de l'enseignement de Socrate sur la nature du questionnement, comme recherche en commun de la question pertinente.

Université de Strasbourg II
57, rue Lhomond,
75005 PARIS

Jean-Luc PETIT